



## Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE  
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

Colloque international

Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21<sup>e</sup> siècles)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques (CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)

**Jeudi 18 octobre 2012 – BnF**

**Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)**

Programme ANR Enfance Violence Exil

[enfance-violence-exil.net](http://enfance-violence-exil.net)

## Le petit fidâ'î

**L'enfant dans la lutte pour la cause palestinienne  
et autres formes de résistances dans la littérature pour la jeunesse arabe (Égypte, Syrie, Liban)  
depuis 1967**

Mathilde Chèvre

Doctorante IREMAM/Université d'Aix-Marseille

Chercheuse associée IFPO/Beyrouth

Au lendemain de la *naksa*, la défaite « catastrophique » de 1967, les sociétés syrienne, égyptienne et libanaise s'engagent dans l'écriture et l'illustration pour les enfants, et ce faisant se décrivent et dessinent leur avenir idéalisé. La création arabe en littérature pour la jeunesse qui naît et se développe dans les années 70 est profondément animée par le souffle idéologique de son temps : elle est panarabe, socialiste ou ba'ithiste, engagée dans la lutte pour la cause palestinienne. Elle pose les jalons structurels, thématiques et graphiques qui influencent et inspirent la production contemporaine.

Avant 1967, le champ de l'édition de livres pour enfants n'était pas désert mais il était surtout scolaire, parsemé de revues traduites et vendues dans la rue qui marquèrent profondément les mémoires. En revanche, le champ de la création arabe et des albums de littérature pour la jeunesse demeurait presque inexploré<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur le paysage éditorial de la littérature pour la jeunesse dans les pays arabes au tournant des années 70, lire l'article de Muhî al-Dîn al-Labbâd :

**LABBÂD (Al-)** Muhî al-Dîn, « La littérature de jeunesse dans les pays arabes : perspectives historiques et enjeux actuel », dans *Takam Tikou*, bulletin de La joie par les livres, Paris, N°9, février 2002, p.21-25



## Pourquoi commencer en 1967 ?

En 1967, les Arabes perdent contre Israël en six jours la guerre qui devait réhabiliter leurs droits et leur honneur, et mettre fin aux années d'occupation et de colonisation sioniste en Palestine. Les intellectuels arabes vivent cette défaite comme un échec personnel de leur mission auprès de la société civile.

*La défaite des armées arabes est un choc énorme pour tous les Arabes. Lorsque la guerre éclate le 5 juin 1967, l'espoir est grand de voir enfin l'ennemi israélien abattu et la terre arabe sous joug étranger rendue à ses enfants. L'espoir ne durera que peu de temps. L'annonce de la défaite, cuisante, humiliante, au bout de six jours de combat seulement, fait l'effet d'un coup de poing. (...) Comme tous leurs compatriotes, les intellectuels arabes se sentent dupés, humiliés. (...) Mais l'écrivain n'est pas un simple citoyen. Il lui a été dévolu la tâche de donner corps écrit à un monde à édifier, à des idées, des valeurs à défendre. À la croisée entre sociétés et idéologies, il se sent une responsabilité dans le désastre <sup>2</sup>.*

L'intellectuel arabe n'est pas un simple citoyen, il est chargé de décrire le monde et la société dans lesquels il vit. Il en est l'acteur, le miroir, le forgeron et le prophète.

*L'intellectuel est la conscience de sa société, car il est le premier à sentir les prémices du dérèglement ou du retard dans l'ordre social, le premier à proposer les remèdes <sup>3</sup>.*

Intimement lié au projet social et politique, l'intellectuel est « *entre scribe et écrivain* ». Le livre du même nom montre bien comment cet entre-deux guerres (1967-1973) constitue une période de flottement identitaire de l'écrivain et de crise relationnelle entre l'armée des lettres et le pouvoir politique, déstabilisé, décrédibilisé. C'est dans cette brèche que des formes littéraires différentes de l'écriture réaliste ont pu voir le jour. L'entre-deux guerre fut un temps de réaffirmation de l'attachement des écrivains au projet socialiste originel, mais aussi, du fait du délitement de leur lien avec le politique, une période de remise en cause du modèle réaliste et d'expérimentation littéraire<sup>4</sup>.

C'est aussi dans cette brèche que naît et se structure la création arabe en littérature pour la jeunesse, à travers des projets éditoriaux (revues ou maisons d'édition) dont la lutte pour la cause palestinienne constitue le moteur thématique, idéologique et financier.

## Un corpus de création arabe

Cette quête identitaire pousse le corps intellectuel et artistique dans la création pour la jeunesse et dans le même temps, modèle et définit les termes mêmes de cette création. En effet, au-delà de leur engagement idéologique, les auteurs, illustrateurs et éditeurs mènent une réflexion globale sur les modes de production, sur la langue et l'écriture en arabe pour une jeunesse arabe, sur l'image arabe, ses ancrages, sa structure, ses codes.

Le corpus sur lequel s'appuie cette contribution est constitué de publications pour enfants illustrées issues de la création arabe, c'est-à-dire écrites en langue arabe, illustrées par des Arabes, pour les enfants arabes publiés en Égypte, en Syrie ou au Liban. Ce terme de création arabe induit une première conséquence de fait : il exclut les livres issus de traductions (de l'anglais et du français principalement, du russe dans les années 70, d'autres langues européennes ou du coréen plus récemment) qui constituent pourtant la partie quantitativement dominante de l'édition pour la jeunesse arabe.

<sup>2</sup> VAUTHIER Elisabeth, *La création romanesque contemporaine en Syrie de 1967 à nos jours*, IFPO, Damas, 2007, p.35

<sup>3</sup> Bahâ' Tâhir, écrivain égyptien cité par Richard Jacquemond dans

JACQUEMOND Richard, *Entre scribes et écrivains. Le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Sindbad /Actes Sud, Arles, 2003, p. 113

<sup>4</sup> Id, p.37- 39 et p.117- 128



Par ailleurs, notre étude prête une attention particulière au langage de l'image et à l'articulation entre le texte et l'illustration et exclut les livres scolaires, les romans pour adolescents, les albums illustrés pour tout petits.

Le corpus est constitué d'extraits de revues, en particulier la revue syrienne *'Usâma*, du nom de son héros, créée à Damas en 1969 et publiée jusqu'à nos jours par le Ministère de la Culture syrien. Les aventures du jeune *'Usâma* sont particulièrement intéressantes à étudier car elles posent les jalons de l'engagement de l'enfant arabe dans la lutte pour la cause palestinienne. L'essentiel du corpus est constitué d'albums illustrés publiés en Égypte, Syrie et Liban de 1970 et nos jours, choisis pour leur pertinence narrative, littéraire, picturale, et pour leur écho à la thématique guerrière.

Dans les années 70, les histoires sont innombrables qui dénoncent l'injustice de l'occupation en terre de Palestine et la violence de « l'ennemi » - rarement nommé et désigné comme étant le juif ou le sioniste, mais toujours clairement identifiable grâce à l'image-, et invitent l'enfant à participer au combat, à sa mesure. Au fil des récits, la mesure de l'enfant se précise : la ruse, la petite taille, le courage sont les atouts du jeune garçon ; le support logistique ou l'encouragement sur l'arrière front est le rôle dévolu aux filles.

La lutte pour la cause palestinienne demeure une thématique filée jusqu'à nos jours, la situation palestinienne demeure l'injustice fondamentale dénoncée dans plusieurs albums pour la jeunesse, mais les termes de l'engagement de l'enfant ont singulièrement évolué : après les années 2000, les livres appellent au respect du droit des individus, du droit international perpétuellement bafoué par Israël, et dernièrement, un livre libanais (publié aux EAU) fait le constat désespéré de l'impuissance d'un enfant qui grandit au pied du mur.

Pour conclure cette partie, une attention particulière sera portée à un album écrit et illustré par le même auteur mais publié deux fois, en 1980 et en 2010, à deux époques différents par deux éditeurs aux engagements sensiblement distincts. La mise en perspective des deux versions nous permettra de percevoir combien la position personnelle de l'auteur, mais aussi l'engagement idéologique des Nations arabes a évolué en trente ans, et de noter l'impact de l'éditeur, des modes de financement du livre et des évolutions socio-politiques sur la création en littérature pour la jeunesse.

Nous aurions pu étudier dans un deuxième temps l'évolution de ce mode d'adresse frontale à l'intention des enfants dans le monde arabe. On constaterait alors que la propagande idéologique, en faveur de la lutte pour la cause palestinienne dans les années 70, connaît un tournant à partir des années 1990 et prend corps dans les publications religieuses adressées aux enfants arabes, toutes confessions confondues<sup>5</sup>.

Mais pour rester dans la thématique belliqueuse explorée par le colloque « Enfances en temps de guerre », nous préférons questionner ici l'évolution du thème de la guerre et de la résistance. Ainsi, la deuxième partie s'attardera sur deux perceptions du conflit armé à travers deux albums publiés en 2006 : l'un d'un auteur né en Égypte après 1967 qui perçoit la guerre comme une absurdité dans laquelle s'engouffrent des hommes inconscients ; l'autre dont l'auteure est née au Liban pendant la guerre civile et perçoit l'attaque de 2006 comme une fatalité à laquelle il faudra sans aucun doute s'habituer, en restant calme, en continuant de vivre, au quotidien. Enfin, deux publications de 2010 mettent en scène des enfants qui entrent en résistance : un enfant d'Égypte contre la *Tache noire* de Walîd Tâhir, symbole de l'oppression politique, et *'Usâma* contre la corruption du régime syrien à travers une de ses nouvelles aventures dans la revue éponyme.

<sup>5</sup> Au sujet de l'idéologie et de la propagande politique puis religieuse dans les productions pour la jeunesse arabe, lire **GHAÏBA** Lînâ, « Al-propaganda fî al-charîf al-musawwar al-'arabî » (la propagande dans la bande-dessinée arabe), dans la revue *Kalamun*, N°6, Beyrouth, printemps 2012, pp.113-145



## La lutte pour la cause palestinienne : le combat armé ; l'appel à la paix et au respect du droit ; le mur

### • 1969 : 'Usâma, l'enfant *fidâ'î* <sup>6</sup>

Dans la revue 'Usâma, la cause palestinienne est le ciment de la lutte<sup>7</sup>. La cause palestinienne et la cause arabe sont intimement entremêlées : l'union arabe est nécessaire pour reconquérir la Palestine, et la Palestine est nécessaire pour parfaire l'union.

Dès le premier numéro, l'enfant 'Usâma est l'incarnation du héros de la résistance enfantine sur le front palestinien. Les bandes dessinées célébrant les exploits de l'enfant soldat, endossant pour l'occasion l'identité d'un jeune *fidâ'î* palestinien, sont toujours des fictions. Les mises en scènes n'en sont que plus virulentes, belliqueuses et armées. Sur le front palestinien, l'enfant pose des bombes, use de sa petite taille pour aller là où les adultes ne peuvent pas se rendre, de son intelligence et de sa ruse pour s'extirper des situations compromettantes, et de son courage pour remporter la victoire. Il est frappant d'observer que l'illustration de Mumtâz al-Bahra donne l'image permanente d'un combat qui semble « agréable » à vivre : les héros arabes sont toujours souriants et détendus, y compris en situation de danger, au cœur même de l'action armée.

De 1969 à 1971, 'Usâma se rend à maintes reprises sur le front armé de Palestine. Dans 'Usâma avec les *fidâ'iyîns*<sup>8</sup>, la page est cernée par le dessin de barbelés. La scène est située sur un front armé dans le désert : le paysage n'est que sable et fils de fer. 'Usâma suit des *fedayin* en cachette, car les hommes ne veulent pas qu'il participe à l'expédition. « *Le jour du combat, les enfants peuvent aider : entraînez-moi !* » s'exclame 'Usâma quand il est découvert à l'arrière du camion. L'enfant est alors chargé d'aller poser des bombes dans le camp adverse, en passant dans un petit trou sous les barbelés par lequel lui seul peut se glisser. À la frontière du camp adverse, 'Usâma est repéré par un soldat ennemi. L'enfant pris au piège feint d'être mort. Le soldat s'approche pour vérifier la dépouille, et 'Usâma l'assomme : l'histoire valorise la ruse et l'esprit vif du jeune héros. La mission des *fedayin* réussit grâce à 'Usâma. Sur le chemin du retour, l'un des résistants dit à l'enfant qu'il doit à présent retourner à ses études.

- *Mais je veux faire mon devoir !*, conteste l'enfant, grisé par ses exploits

- *À ton âge, ton devoir est d'étudier*, conclue le *fidâ'î*.

De retour chez lui, 'Usâma raconte son aventure à sa mère et à sa sœur qui, cantonnée à l'arrière front, lui dit rêveuse :

- *Si seulement j'avais pu être avec vous...*

Dans un autre numéro, l'enfant 'Usâma, petit écolier d'environ sept ans pour la circonstance, soutient la lutte pour la cause palestinienne grâce à sa participation financière. Car même de façon modeste, chaque enfant syrien peut participer à la lutte en donnant ses économies. Ainsi, 'Usâma fait un don pour le travail des *fidâ'iyîns*<sup>9</sup> : le petit garçon ouvre son porte-monnaie et prend l'argent qui s'y trouve, puis va voir une jeune

<sup>6</sup> *Fidâ'î*, pluriel *fidâ'iyîns* - *yîns* (les *fedayin*) signifie en arabe « résistant, combattant » et désigne plus communément les combattants palestiniens.

<sup>7</sup> Elisabeth PICARD retrace les évolutions de la position du pouvoir syrien vis-à-vis de la cause palestinienne à partir de l'année 1966 : « Désormais, le thème mobilisateur des relations extérieures de la Syrie devient le thème palestinien. (...) À dater du printemps 1966, les Syriens arment les *fedayin* du Fath et de la 'Asifa avant de constituer, en 1968, leur propre mouvement de libération de la Palestine, la *Sâ'îqa*. (...) À partir de 1968, une aile extrémiste du Parti Ba'th prône l'application d'un « marxisme authentique » et l'accentuation de la lutte armée palestinienne depuis le territoire syrien ». Ces citations permettent de rappeler le contexte dans lequel naît la revue 'Usâma.

PICARD Elisabeth, « La Syrie de 1946 à 1979 », dans *La Syrie d'aujourd'hui*, André Raymond (éd.), Éditions du CNRS, Paris, 1980, p. 167

<sup>8</sup> Texte de 'Adil Abû Chanab, illustrations de Mumtâz al-Bahra, *Usâma*, revue N°1 à 3, 1969

<sup>9</sup> Strip de trois cases, 'Usâma, N°2, 1969



*fatâyya* (une jeune fille militante dans le parti, une "camarade") chargée de rassembler les dons pour les *fidâ'iyîin*, et lui donne son trésor. À l'école, 'Usâma explique à ses amis :

- *Chaque enfant peut aider le combat des fidâ'iyîin en allant à l'école et en faisant un don d'argent.*

Le message est direct, l'auteur ne s'est pas posé la question d'une construction narrative ou d'une métaphore pour délivrer l'information.

### • Les années 70 et Dâr al-Fatâ al-'Arabî : le combat par la ruse et par les armes

Le combat pour la cause palestinienne est une thématique omniprésente dans les livres de la Dâr al-Fatâ al-'Arabî (les éditions du Jeune Arabe), première maison d'édition spécifiquement dédiée à la jeunesse, créée à Beyrouth en 1975 grâce à des financements palestiniens et à l'énergie conjuguée d'une équipe d'auteurs, d'illustrateurs et d'un directeur artistique égyptiens, syriens, libanais, palestiniens... panarabes.

Dans sa thèse consacrée à Dâr al-Fatâ, Georgia MAKHLOUF<sup>10</sup> montre bien l'interaction entre les tournants idéologiques et politiques de l'OLP après 1967 et la naissance de cette structure éditoriale.

*C'est après de la guerre de 1967 que les Palestiniens purent reprendre l'initiative politique et que le vieux slogan selon lequel l'Unité Arabe ouvrait la voie à la Libération de la Palestine fut inversé pour signifier que la Libération de la Palestine serait le chemin qui conduirait à l'Unité Arabe. (...)*

*(En 1968), l'OLP crée un "Centre de Planification" afin de coordonner ses différentes actions et de définir et prévoir les besoins et perspectives dans les domaines politique, social, et éducatif. Composé essentiellement d'universitaires, il est dirigé par Nabil Shaath qui sera également à l'origine de la création de Dar al Fata al Arabi en 1974. (...)*

*C'est dans ce contexte qu'il faut appréhender la création de (cette maison d'édition) qui, par ses livres destinés à un usage extra-scolaire, tente donc de transmettre à l'ensemble des enfants Arabes les fondements d'une identité politique spécifique<sup>11</sup>.*

En 1975, parmi ses premiers livres, la maison Dâr al-Fatâ al-'Arabî publie *al-Baît* (La maison, textes de Zakariyya Tâmir et illustrations de Muhî al-Dîn al-Labbâd) qui bénéficia d'un remarquable écho international. *Al-Baît* commence par l'énumération des maisons habitées par différents animaux, puis vient la maison des humains, pour finir par le constat que le Palestinien, lui, n'habite pas dans sa maison et que sa maison est habitée par l'ennemi du Palestinien. Le terme de « maison » est scandé. Plus qu'à des constructions, il est associé à des territoires et à une relation évidente, affective et partant légitime entre l'habitant et son habitation. La maison du Palestinien est en Palestine, le Palestinien n'a qu'une solution pour reprendre sa maison, celle des armes, et il se battra, car « *la maison du Palestinien est au Palestinien* ». Le petit livre est un appel direct au combat et à la lutte armée. Le texte, écrit par Zakariyya Tâmir, est didactique, les mots « Palestinien » et « Palestine » sont martelés comme dans un chant guerrier. Le fusil dessiné en avant-dernière page sur fond rouge (comme le sang) est entouré d'un grand soleil et d'une lune : le combat sera long, mais il est vital. La maison du Palestinien est représentée deux fois : telle qu'elle est aujourd'hui, cernée de flammes et sans vie, et telle qu'elle sera demain, habitée par le Palestinien au milieu d'arbres chargés de fruits, de fleurs et de palmiers. Les dessins de Muhî al-Dîn al-Labbâd sont codés et sans équivoque : le Palestinien et les personnages positifs sont représentés de face, souvent dotés d'un grand sourire qui éclaire leur visage, tandis que l'ennemi est de profil, le nez crochu, l'œil noir et le sourcil froncé, engoncé dans un char marqué d'une étoile.

Dans le même esprit, *Hîla zakîyya* (Une ruse maligne, 1975, texte de Zaîn al-'Abidîn al-Husâinî et illustration de Higâzi) raconte l'histoire d'un petit garçon qui observe les grenades attachées à la ceinture du

<sup>10</sup> MAKHLOUF Georgia, *L'édition pour enfants au Liban et la production de dar al-Fata al-Arabi : le fonctionnement de l'idéologie dans les livres illustrés (1975-1980)*, thèse de doctorat sous la direction de Claude BRÉMOND, École de Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1982

<sup>11</sup> id, p. 19-20 et p. 30



soldat israélien et imagine une ruse vengeresse : il court chercher une aubergine et la lance sus aux soldats ennemis, lesquels apeurés s'enfuient en abandonnant leurs armes, que le petit garçon offre à son père, le paysan palestinien. Le texte de Zaïn al-'Abidîn al-Husainî est placé en prologue sur deux pages. Il énonce la « morale de l'histoire » selon laquelle les enfants peuvent participer à la lutte contre l'ennemi avec leurs propres moyens. Puis la narration et la description de cette « ruse maligne » sont exclusivement portées par l'image. Comme les murs des églises d'autrefois, les illustrations racontent une histoire destinée à ceux qui ne savent pas encore lire. Le dessin de Hijâzî réinvestit les codes de la représentation de l'ennemi de profil, le nez crochu, montrant les dents et portant un casque où figure une étoile. Les armes et les ennemis sont peints dans des camaïeux de rouge, couleur du feu et du sang, tandis que les Palestiniens arborent le vert, couleur de la vie, de la terre et des végétaux, de l'espérance, de l'Islam et du drapeau palestinien (et de tous les drapeaux arabes). En dernière page, le petit garçon, le sourcil froncé et l'air déterminé, tient un fusil dans sa main et fait la fierté de sa famille : son père le tient par l'épaule, la femme à l'enfant représentée en arrière plan, affiche un grand sourire. Le fusil fait obstacle entre l'enfant, les siens et l'espace laissé vide par les ennemis, brandi comme une promesse de s'en servir le moment venu. *Hîla zakiya* est à son tour une invitation à la lutte armée et une ode à la ruse enfantine.

Dans *Abtâl sikhâr* (Petits héros, 1975 ; texte de Farîd Kâmil et Bahgât et illustrations de Bahgât), l'histoire décline trois actions rusées menées par des enfants dans la lutte pour une Palestine libérée. Dans un petit village des Territoires occupés, trois enfants se réunissent de nuit chargés d'outils mystérieux. Ensemble, ils se dirigent vers une autre ville où chacun d'eux accomplit sa mission : l'un répand de l'huile sur la route empruntée par des voitures ennemies qui glissent et tombent dans la pente. L'autre jette des morceaux de sucre dans les réservoirs de camions ennemis qui de ce fait ne démarrent pas au matin. Le troisième inverse des panneaux de signalisation et de mise en garde de la sécurité routière et provoque ainsi l'accident entre des véhicules ennemis. Lorsque l'aube se lève ce jour-là, les trois petits héros sont rassemblés chez l'un d'entre eux et la fatigue se lit sur leur visage, tandis que la « Radio de la révolution » annonce :

*- Les fedayin sont parvenus à détruire la moitié des dépôts armés ennemis grâce à l'aide de ceux qui ont ralenti l'arrivée des secours ennemis sur le lieu de l'attaque.*

Mais les trois petits héros n'entendent pas car ils dorment déjà, bercés par cet hommage à leur courage et à leur esprit d'initiative. Le livre énonce, via la voix de la radio, l'importance de l'œuvre des enfants dont l'aide est décisive pour les combattants sur le terrain, et constitue un nouvel hommage à la ruse, aux actions ponctuelles et aux petites tâches secondaires qui deviennent essentielles.

### • Les années 2000 : l'appel au respect du droit et l'option pacifiste

Après son avènement dans les années 70 et début 80, la littérature jeunesse arabe plonge dans un grand sommeil jusqu'au tournant des années 2000. La première raison est structurelle : Dâr al-Fatâ al-'Arabî déplacée au Caire avec l'OLP s'engage dans un projet plus pédagogique et littéraire, la guerre civile du Liban s'accompagne d'un déclin du projet éditorial tué alors qu'il était en germe. L'autre raison est historique : au lendemain de la "victoire" de 1973, la revue 'Usâma dotée d'une nouvelle direction et d'une nouvelle équipe considère que la lutte pour la cause palestinienne n'a plus lieu d'être racontée aux enfants et fait disparaître le personnage 'Usâma de ses pages. La thématique palestinienne ne réapparaît qu'au lendemain de l'échec des accords d'Oslo et de la seconde *intifada*, porteuse d'un message pacifié, d'un appel au droit et à la paix.

En 2005, Dâr al-Hadâ'iq (Beyrouth) publie *Al-farâcha al-hamra* (La papillon rouge, textes de Samîra Na'îm Khûrî, illustrations de Hilmî al-Tûnî, en partenariat avec l'Organisation Palestinienne pour les Droits de l'Homme), l'histoire d'un papillon qui voudrait voler librement de jardin en jardin et d'arbre en arbre... Les dessins de Hilmî al-Tûnî représentent un petit papillon rouge (métaphore de l'humain et partant de l'enfant) volant librement d'un jardin vert à un autre jardin vert, d'une rose rouge à une autre rose rouge, se posant sur la branche verte d'un arbre... Son chemin est dessiné par des pointillés blancs, tout comme le cerné des formes, blanc. L'illustration est entièrement peinte aux couleurs du drapeau de la Palestine. Le texte poétique de Samîra Na'îm Khûrî raconte la quête impossible de ce papillon hanté par son désir de voir le monde. Le rythme et le



vocabulaire du poème sont redondants, circulaires, comme un désir inassouvi qui tourne dans l'être, comme une envie obsédante qui se heurte à l'impossible. Le livre se termine par un extrait de la Déclaration de Droits de l'Homme au sujet de la libre circulation des êtres humains d'un pays à l'autre. Rien de frontal n'est exprimé dans ce livre, tout est fait d'allusions à la cause palestinienne. Et la ronde circulaire du texte, le vol impossible du papillon évoquent mieux que tout discours didactique le sentiment d'enfermement que l'on ressent dans l'enceinte des frontières des « territoires palestiniens ». C'est une nouvelle forme de lutte que propose Dâr al-Hadâ'iq, celle d'éveiller la compassion participative de l'enfant arabe pour le peuple palestinien à travers une allégorie champêtre.

Autour du même thème, Dâr 'Asâla (Beyrouth) a publié en 2006 *Fî madînatî harb (Dans ma ville, c'est la guerre*, textes de Fâtima Charaf al-Dîn, illustrations de Thomas Bröm), dédié « à tous les enfants de Palestine et d'Irak ». L'histoire raconte la vie au quotidien d'un enfant dans une ville en guerre. Les jours de paix, lorsque les enfants vont à l'école, les parents au travail, les voitures roulent dans les rues et les magasins sont ouverts. Et les jours de bombardement, lorsque tout s'arrête, les gens se cachent et les enfants ont peur. L'illustration à l'ordinateur de l'Allemand Thomas Bröm, résolument moderne, utilise de façon récurrente les trois couleurs de la Palestine : le linge qui sèche est vert, blanc et rouge, tout comme les habits des personnages.

Ce livre se caractérise par un anachronisme entre le discours porté par le texte et l'intention manifeste dans l'illustration. La narration déroule un constat des réalités quotidiennes vécues par un enfant en temps de guerre, et insiste en conclusion sur l'importance de l'éducation et de l'enseignement donnés aux enfants pour obtenir et maintenir la paix. L'histoire s'achève par l'affirmation de l'enfant grandi dans la guerre : quand il sera grand, il apprendra aux enfants de son pays à ne plus faire la guerre. Dans le même temps, l'illustration montre un enfant immense qui fait peur à de tout petits soldats en agitant ses grands bras et en montrant les dents, interprétation sensiblement différente de l'énonciation pacifiste portée par le texte. Par ailleurs, l'ennemi est représenté par une botte énorme, vue à travers les yeux de l'enfant caché dans la cave, ou sous la forme de soldats en treillis à l'air féroce, montrant les dents, entourés de chandeliers à plusieurs branches et de pièces de monnaies qui évoquent d'emblée l'appât du gain prêté par certains aux Juifs. Le livre a été interdit à la Foire du livre jeunesse de Francfort à l'automne 2006 pour antisémitisme. De fait, la contradiction est ambiguë entre le discernement et la prise de distance par rapport à l'actualité violente de la Palestine qui caractérisent le texte, et cette illustration de l'ennemi qui assimile les Israéliens à tous les Juifs et les Juifs à la caricature du chandelier et de l'argent. L'éditrice comme l'auteure se défendent d'avoir voulu situer l'action en Palestine spécifiquement. Le livre a été traduit et édité en français par Mijade avec de nouvelles illustrations.

### • 2009 : l'enfant enfermé de l'autre côté du mur

*Laû kunt tâ'ïran (Si j'étais un oiseau, 2009*, textes de Fâtima Charaf al-Dîn et illustrations d'Amal Karzay, éditions Kalimât, EAU ) est l'histoire d'un enfant qui vit « du côté gris », un enfant de Palestine, aujourd'hui. Premier ouvrage de ce type dans le monde arabe à notre connaissance, il présente à l'intention de la jeunesse la question du mur – ou encore la « barrière de sécurité » comme on l'appelle de l'autre côté. Publié en 2009 par la maison d'édition jeunesse Kalimât, il s'efforce de présenter l'exil des réfugiés palestiniens comme un fait historique, là où beaucoup d'albums se contentent de le considérer comme un fait inique, sans l'expliquer ou l'analyser plus avant. Il (re)visite aussi les grands thèmes liés à cette question : la maison perdue et le droit au retour symbolisé par la clef conservée par ceux qui ont perdu leurs biens, ou par leurs descendants, et la question de la gestion de l'eau.

Sur la couverture de l'album un enfant dessine des fleurs, des ballons, sur un mur gris et un oiseau dont l'apparition se fait en trois temps. La décomposition de l'image évoque l'envol : d'emblée, la poésie apparaît comme la seule échappatoire possible. On suit l'oiseau, en première page, il survole une terre tranchée en deux. Vu d'en haut, le mur est une large courbe grise, comme un cercle qui se referme sur lui-même dans le hors champ. À l'intérieur du cercle, dans une sorte de bocal rond, les gens sont représentés par des points, les maisons par des cubes serrés reliés par des fils électriques. Le tout ressemble à une toile d'araignée dans laquelle les éléments graphiques, humains et architecturaux, semblent pris au piège et confinés dans un étau. À



l'extérieur l'espace est ouvert et clair, les maisons larges et les vasques d'eau évoquent la fraîcheur. Le mur est une ligne entre deux mondes profondément inégaux.

Page après page, le mur enserre les gens et le dessin, dont la perspective est déformée par un effet de loupe et de grand angle qui renforce la sensation de bocal fermé. Sur les parois sont dessinés des loups dévoreurs face à des mains faisant le V de la victoire. Un combat à mains nues contre des fauves. Des photos de martyrs se devinent entre les dents, dont le portrait d'un petit enfant. À l'intérieur du cercle, on vit avec la mort, on rend hommage aux martyrs, on résiste et on lutte.

Le mot « mur » est scandé par le texte, maintes fois répété par l'enfant qui s'y frotte et s'y colle pour écouter la vie de l'autre côté. « *Notre maison est là. (...) Je me souviens du jardin dans lequel je jouais, là-bas. Je me souviens de ma chambre, de mon lit, de mes jeux.* » Le texte et l'image s'accompagnent, sans se chevaucher, pour évoquer la perte de la maison, lieu de mémoire, de vie heureuse, mais aussi d'espace intime. L'intimité s'est perdue dans la densité du ghetto intérieur.

En page de titre, le livre s'ouvre sur l'image d'une longue file d'exilés : la litanie des opprimés de tous les temps qui forment une grande ligne de corps courbés et fatigués. Les oliviers plantés sur le haut des collines évoquent la Palestine, vaste et verte que l'on a laissée derrière soi. Quelques pages après, même image, avec en tête de file la famille dont le livre raconte l'histoire. Les corps longs et maigres forment un petit groupe resserré sur lui-même pour se protéger, relié par le dessin dans un mouvement circulaire qui les unit pour former un chœur. Le jeune garçon, héros de l'histoire, tient dans ses mains crispées le jouet qu'il a emporté avec lui, un lapin. Tout ici évoque l'effort et la dureté de cette expérience. « *Je me souviens du jour où ils nous ont fait partir de notre maison. Ils ont dit : « Allez-vous-en ! » Ils ont hurlé : « Allez-vous-en, ou sinon... » Et lorsque nous n'avons pas quitté les lieux, ils nous ont fait peur avec leurs armes. Ils nous ont fait partir de notre maison. Ils ont pris notre maison et ils y ont mis une famille venue d'un pays lointain. Nous ne sommes pas les seuls. Nos voisins aussi ont laissé leur maison et sont partis.* »

*Si j'étais un oiseau...* donne la version arabe d'une histoire, celle du départ des Palestiniens : les menaces, l'exil forcé pour loger de nouvelles familles fraîchement immigrées... Parallèlement, le livre énumère les injustices subies : la perte des terres, l'occupation des maisons, la vétusté des nouvelles conditions de vie, l'opposition criante entre les deux côtés. C'est aussi le premier livre pour jeune public qui aborde la question de l'eau, l'inégalité de sa gestion et de son utilisation de par et d'autre du mur avec, d'un côté, un désert gris et, de l'autre, une "oasis" baignée de vasques et de piscines.

L'album entier est construit sur un principe de dualité. L'image est déchirée par le mur, l'histoire est déchirée entre l'avant et le présent, entre le « eux » et le « nous ». Cette construction duelle donne corps au sentiment d'injustice que souligne la différence de statut, le « fossé » qui sépare les deux univers.

Face à cette injustice, l'enfant interroge l'adulte : « *Pourquoi ont-ils une piscine construite sur le terrain de notre maison quand nous vivons ici ?* » demande-t-il à sa mère en levant un doigt inquisiteur. La mère l'aide à se contenir, elle lui caresse le visage, apaise sa colère. Elle semble tout à la fois lui tenir la tête haute et le retenir. Trente ans plus tôt, la maman d'Usâma bénissait son enfant et l'envoyait au combat, tandis que sa petite sœur envoyait son destin. Ici, l'attitude maternelle est résignée. En vis-à-vis de l'image, une phrase est soulignée en gras : « *Cela me rend très triste* », que semble hurler l'enfant pour dire que l'injustice est une violence insupportable. Le père répond à la question de son enfant : « *Un jour, nous retournerons dans notre maison, mon chéri. Regarde ! Voilà la clef de notre maison, nous l'avons toujours. Nous y retournerons un jour...* »

Il brandit une clef au dessus du mur, son bras s'élève dans le ciel au-delà de la ligne d'horizon. Par un effet magique, la clef efface le mur qui se transforme en colline. L'illustration entoure la clef d'un voile blanc, comme si réellement un acte surnaturel était à l'œuvre : la dernière solution pour lutter contre l'injustice en Palestine ?

### • ***Hiyya* ou l'évolution de l'idée de Nation arabe**

En 1980, Dâr al-Fatâ al-'Arabî publie *Hiyya* (Elle, texte et illustrations de Hilmî al-Tûnî), une ode rimée en hommage à la Palestine. Hilmî al-Tûnî lui donne le visage d'une femme, haute comme une montagne et chaleureuse comme le soleil, qui porte un petit homme en son sein. Le ton du livre n'est plus guerrier, le poème





est plus proche d'une incantation ou d'une prière que d'un message propagandiste. L'illustration donne à la Mère Patrie un visage très doux, presque triste, ses yeux cernés d'un contour de couleur participent à créer une impression de nostalgie ou de langueur. Il se dégage de l'ensemble un sentiment de calme maussade et de mélancolie.

Après cette première version originale, *Hiyya* a été publiée une nouvelle fois et dans une nouvelle version, éditée par Dâr al-Churûq au Caire en 2010. Hilmî al-Tûnî ayant égaré les originaux des années 80 a entièrement redessiné le livre et a apporté au texte quelques nuances, non dénuées d'intérêt. L'étude comparative picturale et narrative des deux versions donne à entendre les mutations profondes connues par l'auteur, les sociétés arabes et les politiques éditoriales entre ces deux dates.

Dès le titre, l'évolution est frappante de par l'émergence de l'individualité du « je » aux côtés d'Elle. L'infime et le particulier s'affirment, *Hiyya* (Elle) devient *Hiyya wa 'Ana* (Elle et moi), l'humain apparaît dans l'histoire.

L'autre évolution significative est l'apparition d'une petite fille aux côtés du petit garçon blotti contre le sein de sa mère. Dans la deuxième version, le principe de maternité et de fécondité engendre désormais la dualité. La part féminine fait son apparition dans la relation filiale, dans la citoyenneté, dans l'humanité engagée.

Mais le changement narratif le plus frappant et le plus signifiant est sans aucun doute la disparition du mot « Palestine » à la fin de l'histoire. Dans sa version originale par Dâr al-Fatâ al-'Arabî, *Hiyya* est un hommage à celle qui remplit le monde, la terre, le ciel, celle qui engendre, nourrit, la mère, la patrie (*watan*), c'est-à-dire la Palestine. Dans la version rééditée en 2010 par Dâr al-Churûq, le livre demeure une allégorie en hommage à la figure maternelle mais la Palestine a disparu en fin d'ouvrage, et l'album se clôt sur un hommage à la patrie (toujours *watan*), c'est-à-dire l'Égypte. La sémiologie même du mot *watan* (patrie) a évolué puisqu'il implique dans la première version une référence à la patrie arabe, et dans le deuxième cas induit une géographie plus étriquée, nationaliste et désigne l'Égypte.

Interrogé sur ces transformations fondamentales, l'auteur justifie son choix par trois raisons essentielles : l'évolution de sa position personnelle par rapport à la lutte pour la cause palestinienne ; l'évolution de sa vision de l'engagement politique d'une manière générale et de sa perception de l'enfant, du petit garçon, de la petite fille ; la prise en compte des convictions de l'éditeur pour lequel il réalise le livre.

## **Les formes contemporaines de l'enfant dans la guerre, l'individuation des combattants**

### **• La guerre au regard des histoires nationales**

Si les années 70 ont largement focalisé le discours politique autour de la lutte pour la cause palestinienne et l'énoncé des projets panarabe ou baathiste, les années 2000 voient émerger de nouvelles thématiques en prise avec l'actualité et les réalités nationales. Les Arabes ne parlent plus d'une seule et même voix. Les différences se creusent autour du thème de la guerre, plus ou moins prégnante dans le quotidien des peuples arabes et des auteurs pour la jeunesse. En 2006, un album égyptien condamne l'idée même de la guerre à travers un conte métaphorique qui ridiculise l'acte violent et démontre son absurdité, tandis qu'un album/bd jeunesse libanais décrit les absurdités et la difficulté de la vie au quotidien pendant l'attaque de 2006, et les réminiscences angoissées d'une auteure grandie dans la guerre civile.

*A'taqid annana sanakûn hâdî'n fil-harb al-muqbila* (Je pense qu'à la prochaine guerre, nous aussi on sera calme, textes et illustrations de Lîna Mirhaj, Dâr Qunbuz, Beyrouth, 2006) est une mise en images de la guerre vécue au quotidien lors de l'attaque israélienne, cet été-là. Lîna Mirhaj raconte la guerre au jour le jour, le décompte des couches pour enfants envoyées aux réfugiés du Sud-Liban, les blagues qui circulent pour alléger la pesanteur du vécu, la peur et l'hystérie des uns, le mutisme des autres. L'auteure et illustratrice détaille les modalités d'engagements personnels et son recours au dessin pour lutter contre l'histoire qui s'écrit en direct, contre les monstruosité, contre le temps qui fuit. Le récit évoque la guerre intérieure pour résister à celle qui se joue dehors.

Parallèlement, la maison égyptienne Dâr al-Churûq publie au Caire *Al-Aghbiyya* (Les idiots, illustrations de Walîd Tâhir), récit sans parole condamnant l'absurdité de la guerre. L'album est une analyse théorique,



extérieure de la guerre, regardée comme un fait inique, destructeur, incompréhensible lorsque l'on a grandi et que l'on vit en paix.

### • La résistance de l'ennemi extérieur à l'ennemi intérieur

Autour de la cause palestinienne mais aussi de façon plus large, la création arabe en littérature pour la jeunesse aborde au fil des quarante dernières années le thème de la résistance contre l'ennemi. Le glissement opéré par la figure de l'ennemi est intéressant à observer : dans les années 70, l'ennemi est toujours extérieur à la Nation arabe. Il est ainsi nommé, « l'ennemi », c'est un caractère, un personnage en soi. Le discours des années 70 associe la question de l'engagement politique à l'idée de résistance contre l'ennemi extérieur qui menace la Nation arabe : être en résistance impose l'unité du monde arabe et les ouvrages dénoncent la *fitna*, la discorde comme un mal à combattre.

L'évolution des années 2000 consiste en une réorientation du discours de l'ennemi extérieur vers l'ennemi intérieur et se confond avec une critique interne des régimes arabes : les ouvrages appellent à entrer en résistance contre la tyrannie et la corruption, quitte à ce que l'engagement résistant soit un acte initialement solitaire et, de prime abord, désespéré.

Dans l'album *Al-nuqta al-sûda* (La tache noire, Walîd Tâhir, Dâr al-Churûq, Le Caire, 2009), un collectif d'enfants se résout à accepter l'existence d'une tache noire, énorme, au cœur de son aire de jeu, et dans un grand mouvement de *ma'alich* égyptien commence une partie de cache-cache sur le mouchoir de poche qu'il lui reste pour vivre. Une tache noire transformée en poteau pour jouer... L'histoire pourrait être terminée. Mais là, il y a Marwan... Marwan, le dernier mousquetaire, « *s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là...* », Marwan continue la lutte.

Le résistant est seul devant la tache, il lui tourne le dos, il réfléchit et la bulle de ses réflexions cache et recouvre la tache... La superposition des bulles provoque un contraste graphique, le blanc contre le noir, l'esprit contre la tyrannie. Marwan a les mains sur les hanches, il est prêt à se battre, deux pointillés rouges invitent à continuer la lecture... « Il y a une solution, et ce n'est pas un jeu... ». Alors Marwan cherche la solution. « Il pense, il tente une réponse, il pense... », le texte tourne, telle une litanie de questions enchevêtrées dont n'émerge aucune réponse. Quoi, pourquoi et comment ? Marwan s'interroge en dialecte et en arabe littéraire, comme si la réflexion pouvait aboutir à des résultats divers selon qu'elle est menée dans l'une ou l'autre langue... Puis, de colère, Marwan trouve la solution : il frappe violemment l'ennemie et la tache s'effrite. Le verbe *tafattata* (*s'effriter, s'émietter, se désintégrer*) et le nom *fatâfit* (*miettes, débris*) chantent le bruit de la tache en train de se déliter. La solution est longue, laborieuse, certes. Mais elle est ! Et elle finit par convaincre et rassembler l'ensemble du collectif des enfants qui, page après page, miette par miette, viennent à bout de l'énorme et, a priori, immuable tache noire.

Héritier des auteurs engagés dans années 70, Walîd Tâhir, moins idéologique, moins dogmatique, mais tout aussi politique, pose la question du positionnement de l'individu au sein du groupe, et celle du sens de l'engagement politique. Il valorise la pensée et l'oeuvre individuelle, ainsi que son poids sur l'action collective. L'ouvrage participe d'un mouvement perceptible au Liban et en Égypte, celui d'une affirmation de l'importance et du rôle de l'individu au sein du collectif. Plusieurs albums en effet revendiquent l'individualité des êtres (et non pas l'individualisme), le droit de l'enfant à être une personne, pensante, au sein du groupe (sa famille, sa communauté, son pays, le monde arabe), mais unique. Au regard de la révolution égyptienne de début 2011, l'histoire de *La tache noire* acquiert une valeur presque prémonitoire !

Peu de temps après, l'année 2010 est marquée par la renaissance du jeune héros syrien 'Usâma, personnage phare de la revue qui porte son nom mais dans laquelle il n'apparaissait plus depuis la fin des années 1970. Une nouvelle équipe arrive à la direction de la revue et fait renaître le héros, désormais résistant contre la corruption du régime syrien.



Au cours de sa première aventure publiée entre mai et octobre 2010, l'enfant vient ainsi en aide à un paysan dont les terres ont été spoliées par la construction d'une cimenterie illégale dirigée par un puissant patron sans vergogne, surnommé « monsieur-avale-tout ». Dans l'épisode médian, l'intrigue est résumée ainsi :

*(Usâma et ses amis) découvrent que Abou Mahmoud, agent de nettoyage du quartier, (...) était paysan avant de quitter ses terres et son village à cause de la pollution. Sur les terres d'Abou Mahmoud se dresse l'usine de « monsieur-avale-tout », qui a transformé les champs du village en terres laissées en jachère.*

À la fin, tout est bien qui finit bien grâce au jeune héros syrien. Le richissime entrepreneur est piégé par les ruses d'Usâma et ses compagnons, condamné à déplacer sa cimenterie dans une zone désertique, tandis que le paysan retrouve la terre de ses ancêtres. Ainsi, sans prendre une ride en quarante ans, 'Usâma le jeune fidâï armé et rusé sur le front palestinien est devenu un jeune homme qui use de téléphone, communications modernes et de relations pour lutter contre la corruption et l'injustice en Syrie.

Et l'on mesure à travers l'exemple du personnage de 'Usâma combien les revues et albums créés pour la jeunesse constituent à la fois un reflet et un projet des sociétés arabes.

### Références bibliographiques

**AYOUB** Georgine, « Parier sur la langue » dans **HALLAQ** Boutros, **TOELLE** Heidi (Dir.), *Histoire de la littérature arabe moderne, Tome I (1800-1945)*, Sindbad/Actes sud, Paris, 2007, p.287-330

**DAKHLI** Leyla, *Une génération d'intellectuels arabes : Syrie et Liban (1908-1940)*, Karthala, Paris, 2009, 359 p.

**GHAÏBA** Lîna, « "Al-prupaghanda" fi al-charît al-musawwar al-'arabî : min al-qaûmiyya ilâ al-'usîliyya al-dîniyya » ("La propagande" dans la bande-dessinée arabe : du Nationalisme arabe au fondamentalisme religieux), dans *Kalamoun*, Beyrouth, N°6, printemps 2012, pp. 113-145

**GONZALEZ-QUIJANO** Yves, *Les gens du livre – Édition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine*, CNRS éditions, Paris, 1998, 240 p.

**JACQUEMOND** Richard, *Entre scribes et écrivains – Le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Sindbad-Actes Sud, Paris, 2003, 345 p.

#### **LABBÂD (Al-) Muhî al-Dîn,**

- « La littérature de jeunesse dans les pays arabes : perspectives historiques et enjeux actuel », dans *Takam Tikou*, bulletin de La joie par les livres, Paris, N°9, février 2002, p.21-25
- « Plaidoyer pour un renouveau de la littérature de jeunesse arabe », dans *Takam Tikou*, bulletin de la Joie par les livres, Paris, N°11, octobre 2004, p.14-16

**MAASRI** Zeina, *Off the Wall : Political Posters of the Lebanese Civil War*, I.B Taurus, Londres, 2009, 168 p.

**MAKHOLOUF** Georgia, *L'édition pour enfants au Liban et la production de dar al-Fata al-Arabi : le fonctionnement de l'idéologie dans les livres illustrés (1975-1980)*, thèse de doctorat sous la direction de Claude BRÉMOND, École de Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1982

**MERMIER** Franck, *Le livre et la ville – Beyrouth et l'édition arabe*, Sindbad-Actes Sud, Paris, 2005, 250 p.



**PICARD** Elisabeth, « La Syrie de 1946 à 1979 », dans *La Syrie d'aujourd'hui*, André Raymond (éd.), Éditions du CNRS, Paris, 1980, p. 143-184

**VAUTHIER** Elisabeth, *La création romanesque contemporaine en Syrie de 1967 à nos jours*, IFPO, Damas, 2007